



REPRESENTER L'ESPRIT DE LA FETE A LA RENAISSANCE

Marie GOUPIL-LUCAS-FONTAINE et Adeline LIONETTO (U. Paris-Sorbonne)

THESEUS

Go, Philostrate,

Stir up the Athenian youth to merriments,

Awake the pert and nimble spirit of mirth,

Turn melancholy forth to funeral :

The pale companion is not for our pomp...¹.

Shakespeare, A midsummer night's dream.

THESEE

Va, Philostrate,

entraîne aux réjouissances la jeunesse d'Athènes ;

éveille l'esprit de la gaieté, agile et bondissant ;

renvoie aux funérailles la mélancolie :

cette pâle commère ne sied pas à nos festivités.

Shakespeare, Le Songe d'une nuit d'été.

En dépit de l'appel à communication que notre équipe avait lancé et qui invitait les participants à se pencher, entre autres, sur la part sombre, et par conséquent ambiguë, de réjouissances telles que les funérailles, c'est aujourd'hui un numéro très coloré que nous publions, un ensemble d'articles où s'élançait à chaque fois cet esprit de la joie, « agile et bondissant » que Thésée appelle de ses vœux dans *Le Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare. Ainsi, les « célébrations d'or et de cendre »², dernières grandes festivités dans la vie d'un homme, ne seront que très peu évoquées dans ce bouquet. La conception de la fête qui semble ainsi perdurer³ est celle d'une réjouissance au sens propre, d'un moment d'enthousiasme et de liesse collective qui emporte ceux

¹ Shakespeare, *Le Songe d'une nuit d'été / A midsummer night's dream*, traduction de Jules et Jean-Louis Supervielle, Paris, GF-Flammarion, 1996, p. 32-35 .

² D'après l'ouvrage de Murielle Gaude-Feragu sur les funérailles royales au bas Moyen Âge : *D'or et de cendres. La mort et les funérailles royales des princes en France au Bas Moyen Âge*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2005.

³ Nous avons choisi de ne pas faire, dans cette introduction, d'état de la question, car la première partie de l'article de Florence Alazard, « Les Fêtes à la Renaissance : totem et tabou », en tient lieu.



qui y participent loin du « soin laborieux » et du « grand faix des choses d'importance »⁴. Et pourtant, la fête n'est pas considérée du seul point de vue du divertissement, mais plus largement comme une manifestation culturelle, culturelle et/ou politique. Ainsi, Sophie Tejedor tente de mettre en lumière dans son article les enjeux et les promesses politiques et diplomatiques des noces de Marie Stuart et du Dauphin de France. La fête de cour constitue en effet l'une des plus belles occasions d'écrire l'Histoire, d'en donner une lecture officielle, mais aussi de la mettre en scène et de lui donner littéralement corps aux yeux de toute une assemblée. Dans le même esprit, la contribution de Catherine Deutsch propose une étude détaillée du contenu métaphorique de l'un des premiers opéras de l'histoire, le *Rapimento di Cefalo* de Gabriello Chiabrera et Giulio Caccini, donné au palais Pitti le 9 octobre 1600, pour le mariage de Marie de Médicis et d'Henri IV. De même, la contribution d'Adeline Lionetto et de Laurent Paya, à partir d'une analyse de la dramaturgie de la lumière qui caractérise l'apparition du jardin de Circé dans *Le Ballet Comique de la Reine* de Balthazar de Beaujoyeux, propose une lecture symbolique des espaces scénique et politique mis en scène. C'est cette même « dramaturgie du conflit » que décrit Vincent Dorothée dans son travail sur la figure de l'Amazone dans les fêtes lorraines de la fin du XVIe et du début du XVIIe siècle. En se concentrant sur les échanges dont les Amazones et diverses femmes belliqueuses font l'objet dans les fêtes françaises et lorraines de cette période, Vincent Dorothée met en évidence la charge symbolique de tels personnages et la manière dont leur utilisation scénique pouvait faire écho aux relations diplomatiques de Paris et de Nancy.

Mais en dehors de la cour, royale ou princière, la fête apparaît comme un universel qui émane de toute société humaine : elle caractérise ainsi tout groupe qui se constitue et se reconnaît dans ces moments spécifiques de réunion, d'expression et même de communion. A ce titre, le Carnaval représente un temps particulièrement fort dans l'Europe chrétienne : il est en effet porteur de symboliques diverses sur lesquelles plusieurs de nos contributeurs ont arrêté leur étude, notamment afin de rappeler leur fonction fédératrice. En outre, Marie-Joëlle Louison Lassablière présente les rituels initiatiques qui permettaient aux étudiants avignonnais d'intégrer les collèges universitaires de la ville : elle met ainsi en lumière la fonction d'assimilation ou de rejet de l'autre qui est l'une de celles de la fête et rappelle que toute célébration s'appuie sur un certain nombre de codes et de règles. Loin de correspondre à un moment de licence et de désordre, la fête répond à la nécessité de ritualiser les expériences et les étapes qui jalonnent la vie humaine mais constitue aussi parfois un moment de confrontation, comme le montre Tiphaine Madinier. Dans son travail, elle choisit quant à elle d'aborder le Carnaval sous un angle original : celui du rôle qu'a pu avoir ce temps essentiel de l'année liturgique catholique dans l'avènement de la Réforme. A partir de l'exemple de la ville de Bâle, elle aborde ainsi parmi les événements les plus sombres de notre période, à savoir les guerres de Religion. Le temps linéaire de la chronologie historique se superpose alors à la temporalité cyclique du Carnaval qui fait partie de ces fêtes qui « ne prennent leur sens que dans un contexte calendaire où les cycles se succèdent et se chevauchent »⁵. Imprévus de l'Histoire et célébrations parfaitement programmées dans le

⁴ Sonnet d'Amadis Jamyn à Monsieur de Villeroy : « Comme la Mascarade ou le tournoi poudreux / Belle feinte de Mars, le soin de l'esprit chasse / Et les impressions des affaires efface, / Qui font l'homme pensif, par leur objet joyeux, / Ainsi ce petit livre offert devant vos yeux, / Image du plaisir qui trop léger nous passe, / Remettra devant vous des beaux tournois la grâce, / Retirant votre esprit du soin laborieux. / Il ne faut pas toujours, l'un des Atlas de France, / Soutenir le grand faix des choses d'importance : / Il faut, mon Villeroy, se donner du plaisir. / Les abeilles ne sont toujours en leurs ruchettes / A faire le doux miel, mais vont à leur désir / Ramasser quelquefois la douceur des fleurettes » (Amadis Jamyn, *Les Œuvres poétiques, Premières poésies et livre premier*, édition critique de Samuel M. Carrington, Genève, Droz, 1973, p. 115-116).

⁵ Claude Gaignebet et Marie-Claude Florentin, *Le Carnaval, essai de mythologie populaire*, Paris, Payot, 1974, p. 39.



calendrier liturgique se télescopent au sein de ces fêtes carnavalesques. Rosaria Iounes met quant à elle l'accent sur le syncrétisme des productions de Carnaval qui allient à merveille tradition et renouveau. Pour ce faire, elle s'appuie sur les énigmes présentes dans *Le Piacevoli notti* de Giovan Francesco Straparola.

Cependant, les espaces abordés dans ce numéro sont finalement assez restreints, ce qui révèle que les études actuelles sur la fête s'inscrivent dans un courant de recherches que l'on pourrait qualifier de « traditionnel ». La ville, plus particulièrement en Italie, et la cour sont ainsi les principaux espaces étudiés. Venise est notamment abordée par Rosaria Iounes et Caroline Trottier Gascon, à travers le cas particulier des *compagnie della calza*, compagnies de jeunes patriciens qui organisent des fêtes notamment durant le Carnaval, mais également dans le cadre d'autres événements festifs, l'espace communal servant à la fois de décor et d'instrument du contrôle de la fête. Ferrare constitue le cadre de l'étude de Julie Chaizemartin, qui se concentre sur la question des décors et de l'espace de la fête, également abordés par Serge Bouchet qui offre une analyse de la fête comme « instrument d'une prise de possession de l'espace urbain » par les princes d'Emilie-Romagne. La mise en scène de la fête à l'intérieur de l'espace communal, à Venise comme à Ferrare, se double ainsi d'une signification sociale, dans le cadre des compagnies de jeunes gens, mais également d'un sens politique, puisque la ville comme espace restreint permet aux autorités princières ou communales de contrôler la fête et ses éventuels débordements. Enfin, Catherine Deutsch aborde le cas de Florence, cité où se déroule le mariage de Marie de Médicis et Henri IV. L'accent est donc mis sur la ville comme espace quasi-obligé de la fête, puisque nous n'avons pas reçu de contribution portant sur les fêtes paysannes ou plus généralement en milieu rural, ce qui est sans doute symptomatique d'une conception de la fête encore assez restreinte. De même que la fête renaissante représente une fête « positive » mais aussi l'occasion de réjouissances, elle est encore relativement conçue comme le privilège des élites urbaines.

Toutefois, et Florence Alazard le rappelle bien dans sa contribution, la fête ne saurait se réduire « ni à l'unique agencement des volontés d'un pouvoir soucieux d'exprimer sa puissance et son efficacité, ni à la seule démonstration de savoir-faire artistiques hors-du-commun »⁶. Si en tant que littéraires, musicologues, historiens ou encore historiens de l'art, nous avons à cœur de cerner les enjeux idéologiques des célébrations mais aussi de rendre hommage à la magnificence des productions artistiques festives, nous ne devons pas perdre de vue que la fête, le triomphe, la pompe, la magnificence comme on aime aussi à l'appeler à la Renaissance, tient d'abord dans l'attente, l'excitation, la surprise de ceux qui y participent, les parfums, les mimiques, les couleurs, l'impalpable ferveur que l'occasion suscitait, autant d'éléments parfois évoqués dans des sources longtemps regardées avec méfiance par la critique historique et que Florence Alazard entend remettre au centre de la recherche sur les fêtes. Tous les types de texte, qu'ils soient de nature privée ou publique, poétiques, épistolaires ou descriptifs doivent ainsi être confrontés et analysés dans leur différence générique même, et comme des témoignages précieux sur un vécu festif. Se borner à une analyse « fonctionnelle » des fêtes risquerait en effet de nous faire oublier ce que « fêter veut dire »⁷, vie de l'âme, du cœur, du corps dont la lettre est toujours le témoin, et ce en dépit de tous les topoi qu'un genre littéraire impose à celui qui prend la plume. Car écouter la rumeur de la fête est toujours susceptible de nous transporter, fût-ce quelques secondes, au sein d'un moment éphémère et au creux d'émotions par essence volatiles.

⁶ cf. art. F. Alazard, p.1

⁷ *ibid.* p.15